

Compte rendu

Ouvrage recensé :

PORTER, R.P. Fernand, o.f.m., L.C., S.T.D., *L'Instruction catéchistique au Canada. Deux siècles de formation religieuse, 1633-1833*. Les Éditions franciscaines, Montréal, 1949. XXXV — 332 pages. XVI planches hors texte

par Marie-Claire Daveluy

Revue d'histoire de l'Amérique française, vol. 3, n° 4, 1950, p. 604-608.

Pour citer ce compte rendu, utiliser l'adresse suivante :

URI: <http://id.erudit.org/iderudit/801602ar>

DOI: 10.7202/801602ar

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : info@erudit.org

PORTER, R.P. Fernand, o.f.m., L.C., S.T.D., *L'Instruction catéchistique au Canada. Deux siècles de formation religieuse, 1633—1833. Les Éditions franciscaines, Montréal, 1949. XXXV — 332 pages. XVI planches hors texte.*

Nous n'avons pas souvent la bonne fortune d'apprécier un ouvrage couvrant un champ important, jusqu'ici inexploité, tel celui que nous présente le père Porter. Son œuvre sur la catéchistique canadienne prendra sans doute place, demain, auprès des classiques de notre histoire religieuse. Tout est raison claire dans ce livre, enchaînement logique, souci de justes proportions. Rien qui ne s'y appuie sur des documents de première main, cités à bon escient. Aucune intention chez l'auteur de faire de la littérature, c'est-à-dire de céder à l'exaltation du sujet qui lui tient au cœur. L'émotion n'est certes pas absente de l'œuvre. Certains passages constituent de beaux aveux échappés à ce logicien au style vif et allant. Mais l'*Institution catéchistique* demeure avant tout la réussite d'un écrivain qui a compris combien ses tableaux devaient rester d'une vérité profonde, et vus dans un sobre éclairage. Il a voulu animer, colorer, mais non éblouir. Fond et forme, bien hiérarchisés, se sont unis pour charpenter l'œuvre et lui imprimer, avec discrétion et bon goût, le mouvement et la vie.

L'austérité du sujet nous est révélée par le titre. Cette impression de science sévère qui s'offre à nous, s'allège cependant quand nous lisons un peu plus bas: "Deux siècles de formation religieuse, 1633—1833". L'histoire intervient. Elle encercle les faits, leur crée des perspectives très nettes. Elle humanise, oserai-je dire, l'aspect théologique et pédagogique de l'étude. Car cette institution catéchistique, qui occupa jadis une si large place, on la voit vécue par un petit groupe aux destinées tragiques. Les Canadiens des XVII^e et XVIII^e siècles, placés dans des conditions d'existence précaires, se replient sans cesse sur eux-mêmes. Ils en appellent à leurs forces spirituelles tout autant qu'à leurs ressources matérielles. Ils comptent des victoires, mais subissent des défaites, plus nombreuses encore. Les âmes trempées du petit groupe trouvent quand même des motifs de ne pas désespérer dans leur vigoureux esprit religieux. Cet esprit, formé par un clergé fervent, s'appuyait alors sur le groupement social par excellence, demeuré sans fléchissement chez nous: la famille.

Le père Porter étudie longuement l'action des maîtres qui assumèrent la responsabilité de notre enseignement religieux. Il évoque nos premiers

évêques, au rayonnement spirituel intense : messeigneurs de Laval et de Saint-Vallier. Nous savons gré au père Porter de faire très large la part attribuée à monseigneur de Saint-Vallier, "premier législateur liturgique au Canada, et organisateur de la catéchistique". Il est l'auteur, du reste, du premier catéchisme canadien, imprimé en France, en 1702. Le père reconnaît qu'il faut placer parmi ses pairs, ce pontife "doué de rares qualités de conteur et d'écrivain... Sa figure, ajoute-t-il, prend toute sa valeur lorsqu'elle est campée en bonne et due forme auprès des plus attachantes figures de la meilleure catéchistique française : Bossuet, Fénelon, Fleury..." Le successeur de monseigneur de Laval ne fut pas beaucoup aimé de son vivant. Sa vertu austère ne savait peut-être pas assez sourire. Pourtant, pour qui prend la peine d'y songer, avec quelle bonté ne sût-il pas manifester la science ! Quel savoir-faire nuancé dans la composition de son petit abrégé doctrinal ! Ce prélat, d'une tendresse sans bornes pour les pauvres — c'est un fait historique indéniable —, dut éprouver du bonheur en s'adonnant à cette tâche de charité complémentaire, de forme intellectuelle : nourrir l'âme des petits et des grands, de la parole même de Dieu. Le père se tourne ensuite vers les personnalités ecclésiastiques apparues après la Conquête : monseigneur Briand, "second fondateur de l'Église canadienne", M. Étienne Montgolfier, sulpicien, évêque-élu du Chapitre de Québec, en 1763 ; monseigneur Plessis dont la supériorité d'esprit et de caractère semblait sans égale ; et enfin monseigneur Panet, le saint curé de la Rivière-Ouelle, le touchant modèle des curés de l'époque. Sa carrière épiscopale ne put jamais faire oublier ce qu'il avait été comme Chef spirituel de paroisse. Ces hommes de Dieu furent des catéchistes agissants et remplis de perspicacité. Nous les voyons *re-penser* les manuels en usage, en discuter la forme, y apporter les changements nécessaires, les récrire même quand l'heure en est venue. Et ces labeurs sont accomplis avec une lenteur, une prudence, une sagesse, très bien démontrées par l'auteur.

La présentation des divers catéchismes dont on se servit durant deux siècles, constitue la deuxième partie de l'ouvrage. Elle donne lieu à des réflexions doctrinales intéressantes. Je laisse prudemment à d'autres le soin d'apprécier ces passages substantiels. Je constate d'ailleurs, autour des propos, une abondance d'information telle qu'elle mérite d'être signalée. C'est en effet une étude bibliographique très poussée que nous tenons ici sur les livres religieux au Canada : catéchismes et livres auxiliaires de l'enseignement catéchistique. Le double souci du père Porter est visible. Il désire fortifier sa thèse en produisant ces listes anciennes où l'on note l'empressement des imprimeurs à publier ce qui seul intéressait un public croyant, probablement aussi ce qu'on leur commandait avant tout d'exécuter. Le père désire en second lieu, en alignant ces œuvres du temps, en parler en spécialiste averti du livre. Il en décrira les éditions originales ou des éditions critiques marquées au coin de la meilleure érudition. Avant d'étudier la matière intrinsèque de nos premiers imprimés, appelés à tort par plusieurs, *incunables*, puisqu'il s'agit chez nous, non d'*invention*, mais d'*introduction* de l'impri-

merie, avant cette étude, dis-je, le père se reporte même à l'arrivée des premières presses au pays, en 1752, à Halifax, en 1764, à Québec (la Nouvelle-France d'hier).¹ Où ne nous entraîne point l'exposition d'un sujet qui touche aux préoccupations principales de notre petit peuple en ces années lointaines? L'information du père m'a ravi. Ses fac-similés, fort réussis, illustrent bien les labeurs des typographes de ces époques très pauvres, et d'un outillage primitif.

Enfin, délaissant les faits et tous nos rarissimes grands et petits catéchismes, le père se penche avec attention sur les collaborateurs infatigables des pontifes dans leur œuvre de formation religieuse: les curés de paroisses et les parents chrétiens. Je ne crois point me tromper en observant qu'ici la plume toujours ferme du franciscain s'imprègne d'une émotion qu'il maîtrise, mais que l'on suit tout de même.

Quand il parle de sacerdoce et de mariage, ces deux sacrements "de caractère immédiatement social", lorsqu'il voit s'allier leurs forces spirituelles pour surnaturaliser les gestes des petits et des grands, il y a partout sous les mots un frémissement qui se communique. L'auteur s'exprime pourtant avec sa simplicité habituelle; sa vivacité aussi, mais les images naissent sous les vocables, les portraits ont la chaleur de la vie. "La mère canadienne-française", s'écrie-t-il — après tant d'autres voix éloqu岸tes, — "fut celle qui savait pour elle-même et pour les autres, tout prendre, tout accepter, tout voir dans les vues de la foi; la silencieuse, la vigilante, la vertueuse, ... le soutien de son mari, l'agent d'affaires du curé au foyer, elle n'avait qu'un idéal: avoir des enfants, les élever dans la crainte du Seigneur, les lui conduire avec son mari. Avec sa petite croix d'or sur la poitrine, elle ne perdait jamais courage..." Il conclut: "Si des institutions catéchistiques canadiennes sont sorties des générations entières à caractéristiques chrétiennes bien définies... c'est dû en grande partie à cette grâce de Dieu: la mère canadienne". Pourquoi ne pas insérer ici l'éloge de ceux qui s'efforcèrent d'alléger la tâche des mamans occupées de jadis? Nous leur devons la publication, en 1800, d'une œuvre qualifiée tout bonnement de "ravissante" par le père Porter. *C'est le Grand Alphabet divisé par syllabes/ pour instruire/ avec grande facilité les enfants à/ épeler, lire, et chanter à l'église/ contenant ce qui se chante à la Ste/ Messe, à Vêpres et à Complies./ A Québec,/ imprimé à la Nouvelle Imprimerie, rue des Jardins/ 1800/. 65 pages, in-16 carré. — Que ceux et celles qui se préoccupent de littérature enfantine n'oublient point ce Grand Alphabet et sa date. C'est un des livres-pionniers écrit, chez nous, pour les enfants.*

Le père Porter trace en quelques traits savoureux la silhouette du curé d'autrefois, résolu avant tout de bien catéchiser ses ouailles. "Le curé, qui connaissait tous les enfants de chaque famille, par ses visites-examens, en science religieuse, quatre fois par année, prenait ici un contact prolongé avec son petit troupeau. Les classes mêmes étaient arrêtées pour l'enfant qui *marchait au catéchisme*. Le curé devenait l'unique Maître pendant cinq ou

1. La date de 1752 reste la meilleure à présenter, tout en expliquant la situation du Québec et l'effort magnifique des premiers imprimeurs québécois.

six semaines, parfois deux mois entiers... L'homme de Dieu... questionnait à temps et à contretemps, surveillait toutes les réactions, s'assurait de l'intelligence, de la mémoire, de l'imagination, de la sensibilité et de la volonté de l'enfant. Pensif et songeur, attentif aux moindres signes, il auscultait longuement cette petite âme... Rudes maîtres d'armes, terribles jouteurs, inflexibles et fermes, que ces vieux curés-catéchistes d'autrefois. Avec eux, l'on ne faisait pas sa communion par charité". Plus loin, il s'attendrit. Il songe aux misères intellectuelles de ces temps: "Le pauvre curé canadien, aux études boiteuses, souvent écourtées, faisait donc le catéchisme. Mais le zèle pastoral, protégé par la pauvreté et la pureté des motifs, dote d'un surprenant savoir-faire. Le curé, comme les parents, réussit à merveille dans ses "catéchismes": la grâce est un merveilleux facteur d'éducation morale et religieuse, l'Église, une maîtresse hors pair en psychologie humaine et divine; le curé... leur faisait place nette et propice dans l'âme de tous ses petits auditeurs..."

Je voudrais citer plus de pages de ce livre vivant, qui n'a peut-être de sévère que le titre. "Un livre qui entame l'explication du miracle canadien", déclare le père Odoric Bouffard, franciscain, dans une note de réclame concise et judicieuse, glissée dans l'ouvrage. Il dit encore: Ces "deux siècles de catéchisme au Canada français, à un moment décisif de son histoire, c'est la merveille obscure que veut publier le livre du R.P. Porter". Combien il a raison! Les visions d'autrefois du père en prennent parfois une ampleur magnifique. Le soleil perce cette "merveille obscure", et l'on en voit l'infini prolongement. Chaque division de l'ouvrage contient de ces petites fresques animées, au relief non sans puissance. On contemple sans lassitude ces efforts de résurrection religieuse. On avoue que jamais plus, chez nous, on ne reverra cette intensité de vie chrétienne en commun. Sans doute, au Canada, comme ailleurs, il y aura toujours une élite de croyants, mais durant deux siècles, ce fut tout un peuple, chez nous, qui décida de la primauté du spirituel et en vécut quotidiennement.

Je me permettrai quelques observations, en terminant, sur l'ouvrage du père Porter, œuvre de grande valeur, je le répète, et qu'il fallait écrire un jour ou l'autre. Nous demandons beaucoup aux témoignages de cette nature. Si peu peuvent les rendre avec cette force d'édification, ce savoir, cette voix nette et bien-disante. L'appareil critique se trouverait bien d'un léger émondage dans quelques-unes de ses pages; dans d'autres, au contraire, un peu d'enrichissement ne nuirait point. Ainsi la bibliographie, fort intéressante, contient des ouvrages inscrits deux fois sous des rubriques différentes. (Voir, par exemple, le livre sur Mgr de Saint-Vallier, entré à la lettre *M* et à la lettre *S*. Ne fallait-il pas un renvoi dans l'un des cas?) L'identification des auteurs nous présente, au lieu d'Édouard-Zotique Massicotte, son frère, Edmond, qui ne fut qu'illustrateur. Des éditions critiques ont été omises, d'autres, insuffisamment identifiées. (Voir, dans le cas de F.-X. Garneau: l'éd. de Paris de 1913—1920 eut comme éditeur son petit fils, Hector Garneau. Et pourquoi ne pas mentionner la dernière édition par le même petit-fils, où les travaux bibliographi-

ques sur notre histoire sont mis à jour ?) Dans la bibliographie encore, Pierre Kalm n'est pas à l'honneur, nous n'y voyons que son très modeste traducteur, Louis W. Marchand. Le travail de ce dernier, en outre, est un des Mémoires de la Société historique de Montréal.

Parmi les notes et références, plusieurs petites notices biographiques pourraient encore prendre place. Parmi les curés, seul l'abbé Thomas Maguire a l'honneur d'avoir la sienne. Nous aimerions connaître les carrières des curés Philippe Boucher et Jean-Baptiste Boucher de Belleville, celle de M. Charles Bédard, p.s.s., de d'autres encore.

Lorsque l'auteur, auquel peu de beaux livres ont échappé, parle (voir à la page 196) "de sympathiques auteurs, écrivant sur les Noël's d'autrefois", il me semble que le nom et l'ouvrage d'Ernest Myrand aurait dû faire l'objet d'une note détaillée. Enfin, la Confrérie de la Sainte-Famille, au début du livre, ne contient autour, de son histoire, ni les noms du père Chaumonot, jésuite, ni celui de son aide, Madame Louis d'Ailleboust. Ce sont les véritables fondateurs de cette confrérie. Mgr de Laval fit venir Madame d'Ailleboust, de Ville-Marie à Québec, lorsqu'il décida d'établir cette société dans sa ville épiscopale. Enfin, l'index ou les index, dans un ouvrage important comme celui du père Porter, mérite un correcteur d'épreuves qui soit sans distraction.

Vétilles que tout cela, lacunes légères, eh! qui le sait mieux que moi qui viens de glisser le livre du père Porter sur les rayons de ma bibliothèque. Il s'y range entre deux œuvres de maîtres: l'*Instruction au Canada sous le régime français*, par Mgr Amédée Gosselin, et l'*Enseignement français au Canada*, par le chanoine Lionel Groulx. Il ne fait certes pas double emploi avec eux, mais il s'y apparente par la similitude des préoccupations religieuses et éducatives. Il possède comme eux l'originalité du fond, la vie du récit et l'excellence de la documentation.

Marie-Claire DAVBLUY